

La carrière de Carmen Adjouri débute en Égypte, se poursuit à Paris, puis à Genève avant de se développer à Montréal. Longtemps à l'emploi de l'Hôpital Notre-Dame, Carmen Adjouri fut à l'origine du Psychodrame de groupe au Québec.

Pierre MICHAUD

Université du Québec à Montréal

P.M. Quand on est née en Égypte et qu'on s'appelle Carmen Adjouri, comment arrive-t-on à s'intéresser à la psychologie?

C.A. C'est arrivé graduellement. Après la mort de mon père, lors de mon adolescence, ma sœur plus âgée et un copain à elle ont décidé de mettre sur pied une Oeuvre de charité qu'ils ont nommée " L'œuvre de la jeunesse ". Je m'y suis jointe dès le début.

P.M. Donc, il s'agissait d'ouvrir une œuvre pour des jeunes?

C.A. Oui, pour des jeunes, mais exclusivement pour des pauvres car, à côté d'une grande richesse à Héliopolis (banlieue du Caire), il y avait une grande pauvreté, je dirais plutôt une grande misère. Il fallait faire quelque chose. Partis de rien, on recevait les enfants dans des locaux tout simples avec petite cour, à leur sortie d'école, quoique la plupart n'y allait pas, faute de moyens financiers. J'avais en charge la section des tout-petits et la section d'hygiène. On trouvait ces enfants dans la rue et ils se le disaient de bouche à oreille. Alors, tout plein d'initiatives se prenaient. Je frappais à la porte des biens-nantis ou des pharmacies en leur disant : " Je voudrais des serviettes, du coton, des bandages, je voudrais ceci, cela, bref, tout ce qui pouvait meubler une infirmerie ". À 15 ans, c'était passionnant et peu de gens refusaient. C'est ainsi qu'après le pensionnat, vers 18 heures, je rejoignais l'Oeuvre. On commençait par donner de la soupe et un sandwich qui constituaient pour la plupart leur unique repas du jour. Puis j'appelais tout à tour à l'infirmerie, les enfants à " bobos ", sans ménager mes émotions. À celui qui avait la teigne, je lui rasais le crâne, l'enduisais d'une pommade, mettais un bandage. Au suivant, qui avait la gale, une autre pommade après avoir nettoyé la plaie que je lui bandais. À celui qui avait les yeux infectés (c'était fréquent!), je lui révais la paupière supérieure avec un bâtonnet et hop! une autre pommade - puis suivaient les plaies aux genoux à soigner, car ces enfants couraient et se battaient en jouant dans la rue. Bref, ce qui me paraissait naturel et urgent à faire à 15-16 ans me ferait trembler aujourd'hui, je crois... Devant la souffrance, les pleurs, nous étions heureux de les soulager, d'autant plus qu'ils souriaient et riaient si facilement pour des riens ou sautaient de joie. C'était extraordinaire et je ne l'ai compris qu'une fois arrivée au Canada où j'ai vécu le choc de voir des enfants au visage triste, inexpressif, à la gestuelle cadenassée. C'était difficile à vivre cette différence! Puis voilà, après quelques années, j'ai quitté l'Égypte à la mort de ma mère et suis allée à Paris avec ma sœur aînée.

P.M. Comment s'est fait le transfert de l'Égypte à la France?

C.A. Ayant perdu mes deux parents, il n'y avait plus tellement de raisons de rester. Je voulais apprendre, avancer et me disais : " J'ai vécu toute une expérience en soulageant ces enfants, mais il me manque les outils pour les comprendre, les différencier chacun avec son caractère

propre. En conséquence, il faut que j'aille plus loin en étudiant. " En arrivant à Paris, je me suis inscrite à des cours de pédagogie avec M. Merleau-Ponty à la Sorbonne, à d'autres cours dont ceux du Collège de France avec MM. Louis Lavelle et Étienne Gilson. La pédagogie, la psychologie et la philosophie me passionnaient, ainsi que la vie à Paris où conférences, concerts, théâtres, pleuvaient, sans oublier l'atmosphère St-Germain des Prés et Juliette Gréco, qui me ravissait. Après ce complément théorique, je voulais à nouveau du pratique. Je suis allée faire un stage de monitrice au Centre d'Observation pour délinquants à St-Barthélémy d'Anjou. C'était en 1951, deux ans après mon arrivée à Paris. Puis j'ai su que l'Université de Genève offrait à l'Institut Jean-Jacques Rousseau de la Faculté des Sciences de l'Éducation une formation théorique et pratique de psychologie. Pour m'informer, je me suis à nouveau inscrite comme monitrice dans un Centre Médico-pédagogique (Le Châtelard) à Vennes/Lausanne en Suisse. Après ce stage, j'ai commencé mes études à Genève avec la joie d'avoir de brillants professeurs tels que Jean Piaget, généticien, et André Rey, clinicien. À la suite de ces années universitaires, j'ai obtenu un poste de psychologue dans un hôpital à Nyon, non loin de Genève, à demi-salaire, n'étant pas encore naturalisée Suisse. Ayant écrit cela à mon frère installé deux ans auparavant à Montréal, il a pris contact avec une de ses amies travailleuse sociale qui s'est adressée à Mmes Tassé et Lépine de l'Institut Albert Prévost. Celles-ci m'ont offert logement et rémunération. Cela s'est fait si vite que ma joie de retrouver un frère chéri tout en ayant un poste à plein salaire, m'a incitée à quitter Genève.

P.M. Une autre migration?

C.A. Oui, une autre migration, vécue cette fois-ci très difficilement, alors que ma vie en France et en Suisse fut très facile, je dirais pleine d'enchantement.

P.M. Qui était là comme psychiatre?

C.A. En 1956, c'étaient les Dr Karl Stern et Victorin Voyer avec qui je me suis très bien entendue : nous avons de bonnes discussions. Mais voilà, je ne me retrouvais pas dans mon élément, j'avais du mal à accepter un milieu sensiblement différent de mes expériences antérieures. Je voulais quitter, bien que confortablement fixée dans le Pavillon au bout de l'allée. Le Dr Stern m'a fortement dissuadée à plusieurs reprises.

P.M. L'acclimatation se faisait difficilement?

C.A. Très difficilement, bien que j'avais l'air de m'ajuster, intérieurement, je n'étais pas là. Il y a beaucoup de choses qui m'ont surprise, ne serait-ce que la rareté des sourires, des rires, la gestuelle. C'était encore le règne de Duplessis, c'est tout dire... Le mot " plate " revenait souvent sur les lèvres des Canadiens. C'était en effet bien " plate " de tendre la main en disant bonjour et de la maintenir suspendue sans retour du geste. C'était pénible à vivre...

P.M. Dans les années 50, avant la Révolution tranquille?

C.A. Oui mais, enfin, j'ai appris à m'adapter en me lançant dans le travail. J'ai aimé mon travail, j'ai aimé ce que j'ai fait à Prévost, j'ai aimé ce que j'ai fait six mois plus tard, et ce, durant cinq années à la Clinique d'aide à l'enfance, au carré St-Louis.

P.M. Comment fonctionnait la Clinique d'aide à l'enfance?

C.A. Très bien, j'aimais bien le fait que j'étais avec un groupe de psychologues qui s'entendaient bien avec le groupe de travailleuses sociales.

P.M. Quel était le rôle de la Clinique d'aide à l'enfance?

C.A. Essentiellement faire l'évaluation de délinquants référés par la Cour juvénile et décider par la suite quel genre de placement ou de traitement était approprié.

P.M. N'y avait-il pas aussi ce qu'on appelait alors des enfants en danger qui risquaient de devenir délinquants s'ils restaient dans leur famille, s'il n'y avait pas d'intervention de faite?

C.A. Oui. C'était bien envisagé en tant que pronostic. Ce fût une belle période. J'ai bien aimé l'ambiance et l'ai appréciée durant ces cinq années. Puis, ayant obtenu ma nationalité canadienne, j'ai décidé de prendre deux mois de vacances à Paris, vacances qui se sont prolongées presque trois ans! J'ai connu là-bas mon mari, nous nous sommes fréquentés, mariés à l'Église St-Julien Le Pauvre et nous sommes revenus ensemble, car il tenait à connaître les grands espaces canadiens. J'ai cédé bien que j'avais un poste de psychologue à temps partiel à Versailles et un autre à l'Hôpital de jour à Paris, dirigé par le psychiatre de Bervizier. J'ai donc rebondi, à mon arrivée en 1964, à l'Hôpital Notre-Dame. Cela a duré 30 ans. Malheureusement, l'ambiance en psychologie n'était pas du tout la même qu'à la Clinique d'Aide à l'Enfance.

P.M. Comment s'est fait l'accueil des Québécois francophones?

C.A. Bien, bien, bien. Les problèmes ne résidaient pas dans leur accueil, mais venaient de moi, de ma difficulté à m'ajuster à la culture du lieu. Venant de cultures très diversifiées aussi bien en Égypte (surtout) qu'à Paris et Genève, c'était difficile de m'ajuster à un seul type de culture dont l'imaginaire, des années durant, était enfoui. Ce n'est plus le cas à présent. À l'hôpital Notre-Dame, l'ambiance en psychologie fut gâchée par le départ de deux psychologues compétentes qui pouvaient beaucoup donner à notre service. Il s'agissait de Lise Roquet et Louise Dupuy-Walker. À mon avis, la direction du Service de psychologie n'a pas fait les efforts nécessaires pour les garder. C'est à ce moment que j'ai commencé à comprendre bien des choses... Je me suis sentie seule sans elles et me suis replongée encore plus dans mes activités professionnelles. Il y eut la charge des étudiants de niveau doctoral de l'Université de Montréal, il y eut des séminaires fort intéressants de psychosomatique dirigés par le Dr Paul Lefebvre, psychanalyste. Il y eut également ma contribution en tant que consultante interdépartementale et au Centre de la douleur dirigé par le neurochirurgien Molina-Negro, bref, plusieurs riches expériences qui ont élargi mes horizons et contribué à ma maturité professionnelle. J'étais contente de ne pas m'être limitée au seul champ psychiatrique.

P.M. C'était en effet assez diversifié.

C.A. Oui, d'autant plus que j'ai travaillé durant 15 ans, simultanément en bureau privé, faisant des expertises et de la psychothérapie. Des cas référés par diverses sources tels la Commission de la santé et de la sécurité au travail, le Régime des rentes du Québec, les avocats, les médecins, les spécialistes. Ce fut une période intense, fatigante, mais passionnante. Il y eut aussi l'Institut de psychodrame du Québec que j'ai créé en 1967-68.

P.M. Ah! oui?

C.A. J'avais fait plusieurs entraînements en ce sens à Paris, dans des groupes de psychodrame dirigés par des psychanalystes tels que Paul et Genne Lemoine, Didier Anzieu, Anne Schutzenberger. Il y eut aussi une initiation au psychodrame tout à fait différente celle-ci, avec le fondateur même de cette technique : Dr Moreno à Beacon, New York. Ma pratique de psychodramatiste s'est faite durant mes années à Notre-Dame, soit avec des groupes d'enfants en pédopsychiatrie, soit avec des groupes d'adultes en psychiatrie, soit avec les Québécois en pratique privée. La formation avec des professionnels supposait d'abord une implication

thérapeutique et, en deuxième année, des ateliers de créativité où l'imaginaire était à l'ordre du jour.

P.M. En psychodrame, ça prend un couple?

C.A. Oui, représentant la symbolique du couple parental. J'avais formé des résidents-psychiatres qui furent intéressés à collaborer. Je faisais donc du psychodrame de groupe. Seul un psychiatre-psychanalyste de l'Hôpital Ste-Justine faisait du psychodrame individuel c'est-à-dire un seul patient et plusieurs ego-auxiliaires professionnels, formule peu rentable mais fort appropriée avec des psychotiques. Je ne m'adressais pas à ce type de cas.

P.M. En plus du travail à l'Hôpital, il y avait le bureau privé?

C.A. Oui. Voilà pourquoi je répète que mon expérience professionnelle m'a procuré beaucoup de satisfaction personnelle. Je pense que si j'étais restée en Suisse, ou en France, je n'aurais vraisemblablement pas eu le loisir de diversifier autant mes expériences. Il y avait là-bas de la rigidité dans les horaires, dans les promotions, un tas d'obstructions d'ordre administratif ou autres. Je ne crois pas que j'aurais pu voler aussi facilement de mes propres ailes, ou bien, cela aurait pris des années!

P.M. En fin de carrière pratiquement?

C.A. Et encore! Pas sûr! C'est pour te dire que du point de vue professionnel, je suis reconnaissante au milieu québécois qui a facilité mon essor sur ce plan. Finalement, j'ai pris ma retraite à plein temps en 1995. Il m'arrive de voir des anciens étudiants en psychologie qui m'expriment leur gratitude, cela fait chaud au cœur...

P.M. Et voilà qui termine une longue et fructueuse carrière. Merci de nous avoir rappelé ce cheminement inhabituel aujourd'hui.

Propos recueillis le 25 septembre 2000